INGRID BETANCOURT

MÊME LE SILENCE A UNE FIN

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

SI SABÍA, Editorial Planeta, 1996.

LA RAGE AU CŒUR, Éditions XO, 2001.

LETTRES À MAMAN PAR-DELÀ L'ENFER, avec Mélanie et Lorenzo Delloye-Betancourt, préface d'Elie Wiesel, Éditions du Seuil, 2008.

MÊME LE SILENCE A UNE FIN

INGRID BETANCOURT

MÊME LE SILENCE A UNE FIN

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

À tous mes frères encore retenus en otages
À mes compagnons de captivité
À tous ceux qui se sont battus pour notre liberté

À Mélanie et Lorenzo

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À ma mère

Extrait de la publication

1

La fuite de la cage

Décembre 2002. J'avais pris la décision de m'évader[1]. C'était ma quatrième tentative, mais, depuis la dernière, les conditions de détention étaient devenues encore plus terribles. On nous avait installées dans une cage construite avec des planches de bois et des lames de zinc en guise de toit. L'été arrivait, nous n'avions pas eu d'orage la nuit depuis plus d'un mois. Or, un orage nous était indispensable. J'avais repéré une planche à moitié pourrie dans un angle de notre cagibi. En la poussant fortement avec le pied, je réussis à la fendre suffisamment pour créer une ouverture. Je fis cela un après-midi après le déjeuner, alors que le garde somnolait debout en équilibre sur son fusil. Le bruit le fit sursauter. Il s'approcha, nerveux, et fit le tour de la cage, lentement, comme un fauve. Je le suivais à travers les fentes qui séparaient les planches, retenant mon souffle. Il ne pouvait pas me voir. Il s'arrêta à deux reprises, collant même l'œil à un trou, et nos regards se croisèrent un instant. Il bondit en arrière, effarouché. Puis, pour reprendre contenance, il se planta bien à l'entrée de la cage ; il prenait sa revanche, il ne me quittait plus des yeux.

Évitant son regard, je faisais des calculs. Pouvait-on passer par cette ouverture ? En principe, si le crâne passait, le corps devrait

1. Le lecteur trouvera en fin de volume (p. 695) une carte de la zone de campements et de détention en Colombie.

suivre. Je pensais à mes jeux d'enfants, je me voyais me faufilant entre les barreaux d'une des grilles du parc Monceau. C'était la tête qui bloquait toujours tout. Mais je n'en étais plus aussi sûre. Pour un corps d'enfant, l'affaire marchait, mais pour un adulte, les proportions étaient-elles les mêmes ? J'étais d'autant plus inquiète que même si nous étions bien maigres, Clara et moi, j'avais tout de même remarqué depuis quelques semaines un phénomène de gonflement des corps, probablement une rétention de liquides due à notre immobilité forcée. C'était très visible chez ma compagne. J'avais plus de mal à juger sur moi-même car nous ne disposions pas de miroir.

Je lui en avais parlé, ce qui l'avait profondément agacée. Nous avions fait deux tentatives d'évasion auparavant et c'était devenu un sujet de crispation entre nous. Nous nous parlions peu. Elle était irritable et moi j'étais en proie à mon obsession. Je ne pensais qu'à la liberté, à trouver le moyen de nous échapper des mains des FARC.

Je faisais donc des calculs à longueur de journée. Et je préparais en détail le matériel pour notre expédition. J'accordais beaucoup d'importance à des choses stupides. Je pensais, par exemple, qu'il était impensable de partir sans ma veste. J'oubliais que cette veste n'était pas imperméable et qu'une fois mouillée elle pouvait peser des tonnes. Je me disais aussi que nous devrions emporter la moustiquaire. « Il faudra aussi faire très attention à la question des bottes. La nuit on les laisse toujours au même endroit, à l'entrée du cagibi. Nous pourrions commencer à les mettre à l'intérieur pour qu'ils s'habituent à ne plus les voir lorsqu'on dort… Il faudra aussi nous procurer une machette. Pour nous défendre des bêtes sauvages, et nous ouvrir un passage dans la végétation. Ce sera très difficile. Ils sont sur leurs gardes. Ils n'ont pas oublié que nous avons réussi à leur en subtiliser une lorsqu'ils étaient en train de bâtir l'ancien campement. Prendre les ciseaux, on nous les prête de temps en temps. Je dois aussi penser aux provisions. Il faut en stocker sans qu'ils s'en rendent compte. Et le tout doit être bien emballé dans du plastique parce qu'il faudra nager. Il faut

Extrait de la publication

être le plus léger possible. Et j'emmènerai mes trésors : hors de question de laisser les photos des enfants et les clefs de mon appartement. »

Je passais ainsi mes journées à cogiter, repensant vingt fois au parcours à suivre une fois sorties du cagibi. J'évaluais toutes sortes de paramètres : où devait se trouver la rivière, combien de jours il nous faudrait pour obtenir de l'aide. J'imaginais avec horreur l'attaque d'un anaconda dans l'eau, ou celle d'un énorme caïman comme ceux dont j'avais vu les yeux rouges et brillants sous la torche d'un garde lorsque nous descendions le fleuve. Je me voyais aux prises avec un tigre[1], car les gardes m'en avaient fait une description féroce. Je pensais à tout ce qui pouvait me faire peur, pour me préparer psychologiquement. J'avais décidé que cette fois-ci rien ne m'arrêterait.

Je ne pensais qu'à cela. Je ne dormais plus, car j'avais compris que, dans la quiétude du soir, mon cerveau fonctionnait mieux. J'observais et prenais note de tout : l'heure des changements des gardes, comment ils se plaçaient, lequel veillait, lequel s'endormait, lequel faisait un rapport au suivant sur le nombre de fois où nous nous étions levées pour uriner…

Et puis, j'essayais aussi de maintenir le contact avec ma compagne pour la préparer à l'effort que demanderait l'évasion, aux précautions à prendre, aux bruits à éviter. Elle m'écoutait exaspérée, en silence, et ne me répondait que pour exprimer un refus ou un désaccord. Certains détails étaient importants. Il fallait prévoir un leurre que nous placerions sur nos couchettes pour donner l'impression d'un corps recroquevillé à la place du nôtre.

Je n'avais pas le droit de m'éloigner de la cage, sauf pour aller aux *chontos*[2] faire mes besoins. C'était alors l'occasion de jeter un coup d'œil dans le trou aux ordures avec l'espoir d'y découvrir des éléments précieux. Je revins un soir avec un vieux sac à provisions qui avait baigné dans les restes de nourriture en

1. Tigre : appellation courante du jaguar en Colombie.
2. *Chontos* : mot utilisé par les FARC pour désigner les toilettes de fortune, creusées dans le sol, à l'usage des prisonniers.

Extrait de la publication

décomposition et des morceaux de carton ; l'idéal pour fabriquer notre leurre. Ma démarche énervait le garde. Ne sachant pas s'il fallait m'interdire de récupérer ce qui avait été bazardé, il me somma de me presser en appuyant son invective d'un mouvement du canon de son arme. Quant à Clara, dégoûtée par mon précieux butin, elle ne comprenait pas à quoi il pourrait nous servir.

Je mesurais combien nous nous étions éloignées. Obligées d'être collées l'une à l'autre, réduites à un régime de sœurs siamoises sans avoir rien en commun, nous vivions dans des mondes opposés : elle cherchait à s'adapter, je ne pensais qu'à m'enfuir.

Après une journée particulièrement chaude, le vent se leva. La jungle devint silencieuse pour quelques instants. Plus un seul piaillement d'oiseau ni un bruissement d'aile. Nous tournions tous la tête, vers le vent, pour humer le temps : l'orage approchait à grande vitesse.

Le campement entrait dans une activité fébrile. Chacun s'attelait à sa tâche. Les uns révisaient les nœuds de leurs tentes, les autres partaient en courant ramasser le linge qui séchait sous un carré de soleil, certains plus prévoyants partaient aux *chontos* au cas où l'orage se prolongerait au-delà de leurs urgences.

Je regardais cette agitation, le ventre noué par l'angoisse, priant Dieu de me donner la force d'aller jusqu'au bout. « Ce soir, je serai libre. » Je me répétais cette phrase sans cesse, pour ne pas penser à la peur qui me tendait les muscles et les vidait de leur sang, pendant que je faisais difficilement les gestes mille fois prévus dans mes insomnies : attendre qu'il fasse nuit pour construire mon leurre, plier le grand plastique noir et le glisser à l'intérieur de ma botte, déplier le petit plastique gris qui me servirait de poncho imperméable, vérifier que ma compagne soit prête. Attendre que l'orage éclate.

J'avais appris de mes tentatives précédentes que le meilleur moment pour leur fausser compagnie était l'heure entre chien et loup. Elle arrivait dans la jungle exactement à 18 h 15, et

Extrait de la publication

durant quelques minutes, alors que l'œil commençait à s'adapter à l'obscurité, et avant que le soir ne tombe complètement, nous étions tous aveugles.

J'avais prié pour que l'orage éclate pile à cette heure-là. Si nous sortions du campement juste avant que la nuit ne prenne possession de la forêt, les gardes se succéderaient sans rien remarquer de particulier et l'alerte ne serait donnée que le lendemain à l'aube. Cela nous laissait le temps nécessaire pour prendre de la distance et nous cacher pendant la journée. Les équipes lancées à notre recherche iraient beaucoup plus vite que nous, parce qu'elles étaient bien plus entraînées et qu'elles bénéficieraient de la lumière du jour. Mais si nous réussissions à sortir sans laisser de traces, plus nous nous éloignerions, plus le périmètre de leur recherche s'étendrait. Et bientôt la surface qu'ils auraient à fouiller demanderait un nombre d'hommes supérieur à celui dont ils disposaient dans le campement. Je pensais que l'on pourrait se déplacer la nuit, car eux ne nous chercheraient pas dans le noir : leurs torches électriques nous permettraient de les repérer et de nous cacher avant qu'ils ne puissent nous localiser. Au bout de trois jours, en marchant toute la nuit, nous serions à une vingtaine de kilomètres du campement, et il leur serait impossible de nous retrouver. Il faudrait alors se mettre à marcher de jour, près du fleuve, sans le longer tout à fait, car c'est par là qu'ils poursuivraient le plus probablement leur recherche, pour arriver finalement quelque part où nous serions habilitées à demander de l'aide. C'était faisable, oui, j'y croyais. Mais il fallait partir tôt pour avoir le plus de temps de marche possible pendant cette première nuit et pour augmenter au maximum notre éloignement du campement.

Or, ce soir-là, l'heure propice était passée et l'orage n'avait toujours pas éclaté. Le vent soufflait sans s'arrêter, mais le tonnerre grondait au loin, et une certaine tranquillité était revenue au campement. Le garde s'était enroulé dans un grand plastique noir qui lui donnait un air de guerrier antique, bravant les éléments la cape au vent. Et chacun se préparait pour l'arrivée de

Extrait de la publication

l'orage avec la sérénité du vieux matelot qui pense avoir arrimé sa charge.

Les minutes s'égrenaient avec une lenteur infinie. Une radio au loin nous faisait parvenir les échos d'une musique joyeuse. Le vent continuait de souffler mais le tonnerre s'était tu. De temps à autre, un éclair traversait la muraille végétale et ma rétine imprimait dans mon cerveau l'image du campement en négatif. Il faisait frais, presque froid. Je sentais l'électricité traverser l'espace et hérisser ma peau. Peu à peu, mes yeux se gonflaient à force de scruter l'obscurité, mes paupières devenaient pesantes. « Il ne va pas pleuvoir ce soir. » J'avais la tête lourde. Clara s'était enroulée dans son coin, gagnée par l'assoupissement, et je me sentais moi-même aspirée dans un sommeil profond.

Une bruine qui traversait les planches me réveilla. Sa fraîcheur sur ma peau me fit frissonner. Le bruit des premières gouttes de pluie sur le zinc acheva de me sortir de ma torpeur. Je touchai le bras de Clara : il fallait partir. La pluie devenait à chaque instant plus dense, plus épaisse, plus serrée. Mais la nuit était toujours trop claire. La lune n'était pas de notre côté. Je regardai entre les planches au-dehors, on y voyait comme en plein jour.

Il faudrait courir de la cage tout droit devant, en espérant que, des tentes voisines, personne n'aurait l'idée de regarder à cet instant précis vers notre prison. Je réfléchissais. Je n'avais pas de montre, c'était sur celle de ma compagne que je comptais. Elle n'aimait pas que je lui demande l'heure. J'hésitai à lui poser la question, puis me lançai.

— Il est 9 heures, me répondit-elle, comprenant que ce n'était pas le moment de créer des tensions superflues.

Le campement dormait déjà, ce qui était une bonne chose, mais la nuit devenait de plus en plus courte pour nous.

Le garde luttait pour se protéger des trombes d'eau qui déferlaient sur lui, le vacarme de la pluie sur le zinc couvrait mes coups de pied sur les planches pourries. Au troisième coup, la

Extrait de la publication

planche vola en morceaux. Cependant l'ouverture ainsi pratiquée n'était pas bien grande.

Je passai mon petit sac à dos au travers et le déposai dehors. J'en revins les mains trempées. Je savais qu'il nous faudrait passer des journées entières mouillées jusqu'aux os et l'idée m'en était devenue absolument répulsive. Je m'irritais contre moi-même à la pensée qu'une quelconque notion de confort puisse s'interposer dans ma lutte pour la liberté. Il me semblait ridicule de perdre autant de temps à me convaincre que je ne tomberais pas malade, que ma peau ne partirait pas en lambeaux au bout de trois jours d'intempéries. Je me disais que j'avais eu la vie trop facile, et que j'étais conditionnée par une éducation où la peur du changement se camouflait sous des prescriptions de prudence. J'observais ces jeunes gens qui me retenaient prisonnière et ne pouvais m'empêcher de les admirer. Ils n'avaient pas chaud, ils n'avaient pas froid, rien ne les piquait, ils déployaient une habileté remarquable dans toutes les activités demandant de la force et de la souplesse, et se déplaçaient dans la jungle en marchant trois fois plus vite que moi. La peur que je devais surmonter était faite de toutes sortes de préjugés. La première tentative d'évasion avait échoué parce que j'avais eu peur de mourir de soif, m'interdisant de boire l'eau marron des flaques qui jonchaient le sol. Cela faisait maintenant des mois que je m'exerçais à boire l'eau boueuse du fleuve, pour me prouver que je survivrais aux parasites qui devaient déjà avoir colonisé mon ventre.

Je soupçonnais d'ailleurs le commandant du Front qui m'avait capturée, « El Mocho » Cesar, d'avoir donné aux guérilleros la consigne de « bouillir l'eau pour les prisonnières » devant moi, afin que je reste mentalement dépendante de cette mesure d'asepsie, que j'aie peur de quitter le campement et de m'aventurer dans la jungle.

Pour alimenter notre peur de la forêt, ils nous avaient conduites au bord du fleuve afin d'assister à la mise à mort d'un immense serpent qu'ils avaient capturé alors qu'il s'apprêtait à attaquer une guérillera à l'heure du bain. L'animal était un

véritable monstre. Je l'ai mesuré avec mes pieds. Il faisait huit mètres de long et cinquante-cinq centimètres de diamètre — il faisait mon tour de taille. Il fallut trois hommes pour le sortir de l'eau. Ils l'appelaient un *guio*, alors que pour moi c'était un anaconda. Je n'avais rien pu faire pour le déloger de mes cauchemars pendant des mois.

Je voyais cette jeunesse à l'aise dans la jungle et je me sentais maladroite, handicapée et usée. Je commençais à percevoir que c'était l'idée de moi-même qui était en crise. Dans un monde où je n'inspirais ni respect ni admiration, sans la tendresse et l'amour des miens, je me sentais vieillir sans acquittement ou, mieux, condamnée à détester ce que j'étais devenue, si dépendante, si bête, si inutile pour résoudre les petits problèmes quotidiens.

J'observai, pendant quelques instants de plus, l'étroite ouverture et, au-delà, le mur de pluie qui nous attendait. Clara était accroupie à côté de moi. Je me retournai vers la porte de la cage. Le garde avait disparu sous l'orage. Tout était figé, sauf l'eau qui déferlait sans compassion. Ma compagne se tourna vers moi. Nos regards se croisèrent. Nos mains s'étaient retrouvées, nous étions accrochées l'une à l'autre, jusqu'à la douleur.

Il fallait y aller. Je me dégageai, lissai mes vêtements et m'allongeai à côté du trou. Je passai ma tête entre les planches avec une facilité encourageante, puis les épaules. Je me tortillai pour faire avancer le corps. Je me sentis coincée et gigotai nerveusement pour faire sortir un de mes bras. Une fois celui-ci dehors, je poussai. Avec la force de ma main libre, en enfonçant mes ongles dans le sol, je réussis à dégager la totalité de mon torse. Je rampai vers l'avant dans une contorsion douloureuse des hanches pour que le reste du corps glisse de biais par l'échancrure. Je sentis alors que la fin de mon effort était proche et me surpris à frétiller des pieds, avec l'impression désespérante de ne pas pouvoir me dégager. Je sortis enfin, et sautai sur mes jambes. Je me poussai deux pas de côté, pour que ma compagne puisse sortir à son tour.

Mais il n'y avait aucun mouvement du côté du trou. Que faisait Clara ? Pourquoi n'était-elle pas déjà dehors ? Je me mis à

Extrait de la publication

fleuve, et ils chercheraient ici plus qu'ailleurs. Revenir en arrière, dans l'épaisseur de la jungle ? Ils étaient à mes trousses et je risquais de me retrouver nez à nez avec eux.

Il y avait près du fleuve des mangroves et de vieux troncs pourrissants, vestiges d'anciens orages. Un en particulier était d'un accès difficile, mais présentait un renfoncement profond sur tout un flanc. Les racines des palétuviers formaient un barrage autour de lui et cachaient au mieux, me semblait-il, la vue sur l'endroit. À quatre pattes, puis en rampant et en me tortillant, je réussis à gagner mon creux. Je dépliai soigneusement le grand plastique coincé à l'intérieur de ma botte depuis ma sortie. Mes chaussettes étaient remplies d'eau, mon plastique aussi. Je le secouai mécaniquement, et fus effrayée par le bruit. J'arrêtai tout, retenant mon souffle pour discerner le moindre mouvement. La forêt se réveillait, le bourdonnement des bestioles prenait de l'ampleur. Rassurée, je repris ma tâche pour bien me cacher dans la cavité du tronc, enroulée dans mon plastique.

Alors je la vis. Yiseth.

Elle me tournait le dos. Elle était arrivée au trot, sans fusil mais le revolver au poing. Elle portait un débardeur en tissu de camouflage auquel sa féminité donnait un air inoffensif. Elle se retourna au ralenti et ses yeux trouvèrent les miens instantanément. Elle les ferma une seconde comme pour remercier le ciel et s'approcha précautionneusement.

Elle me tendit la main avec un sourire triste, comme pour m'aider à sortir de ma cachette. Je n'avais plus le choix. Je m'exécutai. C'est elle qui replia soigneusement mon plastique et me l'étira pour que je le remette à l'intérieur de ma botte. Elle hocha la tête puis, satisfaite, s'adressa à moi comme à une enfant. Ses mots étaient étranges. Elle n'avait pas le discours emprunté des gardes toujours soucieux de ne pas être pris en défaut par un camarade. En regardant vers le fleuve comme si elle se parlait tout haut, tandis que son discours se chargeait de regrets, elle finit par m'avouer qu'elle aussi avait pensé s'enfuir à plusieurs reprises. Je lui parlai alors de mes enfants, de mon

Extrait de la publication

besoin urgent d'être avec eux, de revenir à la maison. Elle me raconta qu'elle avait laissé son petit bébé chez sa mère alors qu'il n'avait que quelques mois. Elle se mordait les lèvres et ses yeux noirs se remplirent de larmes. « Partez avec moi », lui proposai-je. Elle me prit les mains et son regard redevint froid. « Ils nous trouveraient et nous tueraient. » Je la suppliai, lui serrant les mains encore plus fort, l'obligeant à me regarder. Elle refusa net, reprit son arme et me dévisagea. « S'ils me voient vous parler, ils me tueront. Ils ne sont pas loin. Marchez devant moi et écoutez attentivement ce que je vais vous dire. » J'obéis, ramassant mes affaires, remettant mon sac en bandoulière. Elle se colla derrière moi et chuchota, sa bouche contre mon oreille : « L'ordre du commandant est de vous maltraiter. Quand ils arriveront, ils vont vous hurler dessus, vous insulter, vous pousser. Ne répondez surtout pas. Ne dites rien. Ils veulent vous punir. Ils vous emmèneront… Il n'y aura que des hommes avec vous. Nous les femmes, nous avons l'ordre de rentrer au campement. Est-ce que vous avez pigé ? »

Extrait de la publication